

### **TROISIÈME PARTIE: LE PRÊTRE, LE POLITICIEN.**

Les raisons de la docilité dont font état les ouvriers de cette région de la France à l'égard des chefs catholiques ou des chefs socialistes sont diverses.

Chez les tisseurs, l'extrême misère existe pour chacun d'eux à l'état permanent, elle est installée à demeure dans leur foyer et pour l'en chasser ou pour en atténuer les effets les efforts ont fait défaut. Les chefs politiques sont hostiles à l'action syndicale, et s'ils l'ont aidée, soutenue, ça été pour attirer à eux tous les bénéfices de cette action. Les uns préoccupés de conserver un prestige religieux sur le patron et sur les ouvriers ne pouvaient éveiller chez ces derniers des sentiments de révolte. Les autres préoccupés de conquêtes électorales faisaient du prolétaire un électeur non un combattant. Les premiers ne parlent que de dieu, les seconds ne parlent que de conquête du pouvoir, seul capable d'assurer au salarié un sort meilleur. Par conséquent, l'action syndicale est inutile ou de peu d'importance. De meilleurs salaires, de plus courtes journées, des garanties de travail dans l'usine sont choses secondaires. La résignation, la misère sont les clefs du paradis divin, la docilité, la confiance dans le bulletin de vote sont les clefs du paradis terrestre. Et d'ailleurs, disent les socialistes, nulle amélioration n'est possible, en période capitaliste, seule la conquête du pouvoir politique réalisera l'émancipation du travailleur. De sorte que les efforts se sont tendus vers la conquête du pouvoir, l'action, dans l'usine, dans l'atelier, contre le patron, sur le terrain économique étant jugée impuissante.

Depuis plus de vingt ans le tisseur a été bercé au son de la musique électorale, tandis que le patron, plus pratique, s'attachait à tirer de l'ouvrier un plus grand rendement pour un moindre salaire. Aussi la situation du producteur s'est-elle aggravée! Il n'en pouvait être autrement; le patron ne rencontrant pas ou peu de résistance parmi son personnel pouvait se livrer à une exploitation forcenée.

Sous l'influence de la *Confédération Générale du Travail* dont les luttes éveillaient chez les travailleurs de cette région des sentiments de colère et d'espoir, il y a eu parmi eux des vellétés d'indépendance à l'égard du *Parti socialiste*. Celui-ci s'en est rendu compte. Ses militants, dociles aux ordres du Parti - certains n'ayant rencontré que déceptions et désillusions amères dans la vie électorale - se sont dépensés et il y a eu de ce fait recrudescence d'activité syndicale. Mais il est à craindre que venue trop tard cette action ne puisse réagir et faire œuvre efficace. C'est que dans le tissage les méfaits - méfaits dans la société présente - du machinisme sont incorporés au mode de production dans un état de développement très accentué; pour le réduire un effort considérable est nécessaire. De cet effort les tisseurs aujourd'hui sont incapables. La raison en est évidente! C'est que le machinisme dans son perfectionnement quotidien a précédé l'organisation, la lutte syndicale. Celles-ci créées, fortifiées il y a vingt ans, auraient pu pallier à bien des difficultés et préparer sur la machine une action plus grande de la part des ouvriers afin d'en régulariser ou d'en adoucir les conséquences.

Cette restriction n'est par particulière au tisseur du Nord de la France, elle est la même partout: à Elbeuf, à Troyes, à Roanne, à Lyon, etc... Notez que dans ces dernières contrées l'influence du citoyen Guesde y a dominé ou y domine encore. Notez également qu'à Cholet, à Laval, à Flers, à Condé-sur-Noireau, etc..., il y a un état de choses identique; là, règne, domine le prêtre. Curieux rapprochement! Et comme on s'explique qu'aujourd'hui dans le *Parti socialiste* politiciens et prêtres se rencontrent. Leurs méthodes de «*travail*» ont bien des points de ressemblance.

La misère, le travail démoralisant de l'usine, la quasi-certitude que le tisseur a de son impuissance, alliés à ses habitudes de soumission, à son manque de pratique de la lutte, au climat du pays, à ses mœurs, au spectacle qu'il a sous ses yeux, à l'atmosphère dans laquelle il passe sa vie, déterminent chez notre prolétaire une mentalité particulière. Il est la victime gémissant sourdement sur son sort, exhalant des plaintes, convaincu de l'inutilité de son effort dont il n'a jamais essayé la valeur, imprégné de

cette parole décourageante: il n'y a rien à faire! Porté par tout ce qu'il voit et qu'il sent à laisser s'écouler sa vie dans un cadre monotone et désespérant, il eût fallu, à côté du tisseur, des militants qui le stimulent, l'entraînent à la lutte, créent autour de lui une vie agissante, remuante; il a rencontré au contraire des hommes qui ont accentué ses dispositions naturelles, lui ont recommandé l'inaction, en lui prêchant la stérilité de l'action pour lui inculquer une soumission résignés et une obéissance passive.

Chez les mineurs la misère est moins grande, on peut même dire que l'ouvrier de la mine est un privilégié si on compare sa situation à celle du tisseur. Il ne connaît pas le chômage, et son salaire quotidien est plus élevé; il est toujours le double. Vous allez vous demander comment se concilie sa soumission semblable à celle du tisseur avec sa situation qui est différente! Là, résident des causes fort compliquées, enchevêtrées même, et je me garderai bien de prétendre les connaître toutes. Je dirai simplement que les périodes de révolte sont plus fréquentes chez les mineurs que chez les tisseurs; elles prennent cependant le même aspect: à Armentières, en 1903, les magasins furent envahis par les grévistes, les marchandises fabriquées par eux furent jetées dans la rue, c'était l'ouvrier voulant supprimer la production de son travail et que son instinct poussait à détruire pour détruire le bénéfice du patron que son labeur avait créé; à Lens, en 1906, c'est le gréviste exaspéré par la criminelle rapacité de la *Compagnie minière* et qui matérialisait sa colère par la destruction de la demeure de son directeur.

Néanmoins, si la grande partie de la classe ouvrière est sous l'influence des hommes politiques, il faut reconnaître que nombreux ont été les travailleurs désireux d'échapper à leur tutelle. Ceux-là s'efforçaient d'ouvrir les yeux de leurs camarades, de leur communiquer leur ardeur. Mais ils durent abandonner la lutte, quitter la région parce que s'abattaient sur eux la main du patron et du politicien. Boycottés par le patronat, par le Parti, ils étaient contraints de s'éloigner.

A Lille, à Roubaix, malheur à l'ouvrier clairvoyant qui veut connaître et savoir et qui ayant appris veut apporter dans les discussions ou dans les luttes sa pensée et son effort. Il saura ce qu'il en coûte de porter atteinte à l'orthodoxie politicienne.

Il est juste d'ajouter que bien de ces militants obéissant à leur naturel, manquaient d'habileté, leur opposition contre des pratiques de tous points semblables à celles de nos capitalistes était maladroite, tâtilonne, énervante, donnant prise auprès de la masse à la critique des politiciens.

Jusqu'à ce jour, pareille opposition n'a pas donné de grands résultats. Il y a une fatigue, une lassitude parmi les travailleurs du Nord qui par moments trouvent trop pesante la domination politicienne; mais fatigue ou lassitude ne se traduisent que par des grognements. Viendra-t-il des militants souples, habiles, sachant, sans heurter la masse, exprimer ses désirs, coordonner ses pensées, stimuler sa colère, lui donner forme et force? C'est certain. Leur tâche sera délicate, non impossible. Car il y a parmi cette population des trésors de vigueur et d'élans. Il faudra les fortifier et les développer. A cette condition, il y a plus à attendre de cette classe ouvrière du Nord de la France, que celle des régions indiquées plus haut. Le contraste entre elles est frappant. Au Nord il faudrait les qualités «*entraînantes*» du Midi. A celui-ci il faudrait les qualités «*endurantes*» du Nord. Je n'ose souhaiter un pareil amalgame!

**Victor GRIFFUELHES.**

-----